Document generated on 04/25/2024 12:53 p.m.

Recherches sociographiques

Catherine TEXIER et Marie-Odile VÉZINA, *Profession : prostituée. Rapport sur la prostitution au Québec*

Germain Trottier

Volume 20, Number 1, 1979

Savoirs savants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055836ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055836ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Trottier, G. (1979). Review of [Catherine TEXIER et Marie-Odile VÉZINA, *Profession : prostituée. Rapport sur la prostitution au Québec*]. *Recherches sociographiques*, *20*(1), 139–141. https://doi.org/10.7202/055836ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

que j'ai connue ». Illustrés de huit photographies, les souvenirs de Gérard Filion racontent la vie de l'école et l'école de la vie, les travaux et les jours, les grandes joies et les petits plaisirs, la religion et les superstitions. C'est l'Isle-Verte des environs de 1920 « rurale et artisanale, pratiquant une agriculture vivrière et largement autosuffisante », un milieu plein de « chaleur humaine qui se dégage des sociétés quasi autonomes ». Ce que Filion décrit « c'est plus qu'une manière de vivre, c'est une culture, c'est presque une civilisation qui est en train de disparaître ». Au moment où Gérard Filion allait à la petite école, il ignorait que Marius Barbeau prononçait les mêmes mots appliqués, ceux-là, à l'ensemble du Québec. Il aura donc fallu une cinquantaine d'années pour que le changement de mode de vie atteigne les coins les plus reculés des grands centres urbains.

Le travail de Robert Michaud est plus prosaïque malgré certaines de ses envolées poétiques.

La distribution des chapitres me paraît bonne. L'auteur décrit d'abord l'Isle-Verte antérieure à 1627; en second lieu, il parle des missionnaires et des premiers seigneurs; dans les troisième et quatrième parties, très fouillées, il fait l'historique de la seigneurie de l'Isle-Verte jusqu'à la fin du XIXe siècle. Le tout est illustré de onze photographies, sept cartes et d'une planche contenant treize dessins d'outils.

Le défaut principal que je remarque n'en est pas un de conception mais de composition. L'ensemble est peu orthodoxe. L'auteur intercale constamment des éléments de la vie quotidienne ou se rapportant à des faits actuels dans un texte de bonne facture historique, qui aurait pu tenir sans ces excroissances. En bref, il part toujours de très loin, utilise un double niveau, celui de l'histoire et celui de la vie actuelle, et fait souvent une projection dans le futur en disant qu'il verra tel ou tel détail plus tard. Au fait, l'auteur me semble prisonnier de sa passion de l'histoire locale qu'il ne parvient pas à canaliser.

Si l'auteur avait fait un choix entre l'essentiel et l'accidentel, son texte aurait été heureusement plus court et certainement amélioré. Malgré ce défaut flagrant de composition, je crois néanmoins que le travail de Robert Michaud, même non achevé, restera longtemps utile à cause de sa précision historique et de son contenu toponymique. Mais ce ne sera jamais une grande monographie historique.

Georges GAUTHIER-LAROUCHE

Commission de toponymie du Québec,
Gouvernement du Québec.

Catherine TEXIER et Marie-Odile VÉZINA, *Profession : prostituée. Rapport sur la prostitution au Québec*, Montréal, Libre expression, 1978, 354p.

À première vue, le titre du volume pourrait nous donner à penser qu'il s'agit d'un rapport de recherche scientifique sur le phénomène de la prostitution au Québec. En réalité, c'est le résultat d'une enquête menée par deux femmes journalistes sur la prostitution féminine à Montréal et dans certaines villes du Québec. Au niveau méthodologique, nous ne trouvons pas d'instruments complexes et rigoureux d'analyse mais plutôt les procédures d'une enquête journalistique honnête et bien menée. Le contenu du rapport porte sur le commerce du sexe féminin et ce qui gravite autour : les prostituées, les clients, le milieu, la police, les tribunaux, les ressources de santé et de services sociaux.

Tel que mentionné par les auteurs, il existe beaucoup de littérature sur la prostitution à travers le monde, mais rien de tellement spécifique au Québec. Quelques essais et thèses universitaires abordent le sujet, mais toujours sous l'angle de la marginalité et non dans ses rapports vivants avec les membres de la société. Ce volume a donc le grand avantage d'aborder un phénomène universel tel qu'il se traduit dans notre société québécoise.

Dans son ensemble, la prostitution féminine québécoise paraît correspondre, à maints égards, aux clichés de la prostitution mondiale, mais elle présente aussi ses particularités. La moyenne d'âge chez les prostituées montréalaises se situerait entre dix-huit et vingt ans. Vers trente ans, dans ce métier-là, il faut déjà penser à prendre sa retraite... D'après les résultats de l'enquête, 75% d'entre elles reçoivent entre cinq et sept clients par jour, pour une moyenne de quarante dollars la « passe », cinq jours par semaine. Faites le calcul... La prostitution à Montréal est une profession fort lucrative.

Un fait est à noter, qui cause d'ailleurs notre étonnement : l'ère du souteneur, du pimp, chapeau sur le coin de l'œil, cigare aux lèvres et bagues aux doigts, serait révolue dans l'histoire des prostituées de Montréal. Les Québécoises seraient plus autonomes que leurs collègues de Toronto, Cleveland et New York. À défaut du pimp, il y aurait souvent quelqu'un ou quelque chose d'autre en arrière d'une prostituée : un enfant, un ami, un fiancé, des parents, des copines, la drogue, l'alcool. « Argent vite gagné, vite dépensé » pour ces femmes qui nous sont aussi présentées comme des êtres humains qui ont des sentiments, des peurs, des angoisses, des responsabilités, des besoins. Des femmes indépendantes et soumises, généreuses et égoïstes, jeunes et expérimentées à la fois qui, comme tout le monde, exercent un métier qu'elles font avec « passion, ennui ou désespoir ».

S'il y a des prostituées, c'est qu'il se trouve des hommes pour aller les voir : c'est le jeu de l'offre et de la demande. Bien que la majorité des clients se situe entre quarante, cinquante ans, il n'est pas rare, semble-t-il, de retrouver des jeunes hommes de seize, dix-huit ans. C'est une clientèle variée de tous les âges et de tous les milieux : des habitués, des occasionnels, des amis, des frères, des pères, des grands-pères, des professionnels, des ouvriers, des beaux, des laids, l'homme d'affaires qui n'a pas le temps de draguer, l'homme marié qui aime se payer une « aventure » à l'occasion, l'homme qui se cherche dans sa sexualité fragile. Les touristes sont aussi des amateurs de services sexuels à acheter.

Le client, c'est le consommateur de la femme-objet. En passant sa commande par téléphone, il peut préciser ses goûts : couleur de cheveux, poids, grosseur de la poitrine, tour de hanches et de la taille. En personne, il peut vérifier les « formats », négocier les raffinements de l'action. Le client fait le jeu du marché avec les prostituées comme avec des objets qui s'achètent.

Du moment qu'elle sache respecter les tarifs et les endroits appropriés pour la pratique du métier, toute femme qui le désire peut se prostituer à Montréal. Elle a le choix entre le trottoir, les bars, les clubs, les cabarets, les hôtels, le réseau téléphonique, la maison de massage, la maison de photo. On estime à trois mille le nombre des prostituées à Montréal, pour un million deux cent mille « passes » par année.

Le commerce du sexe, comme n'importe quel commerce, a ses jours, ses heures, ses moments et ses lieux privilégiés : jamais le dimanche, rarement tard le soir ; lundi : jour des retraités et des chômeurs, vendredi : jour de professionnels et d'ouvriers. Il y a aussi les heures d'achalandage : 12 heures à 14 heures et 17 heures à 19 heures. Il y a enfin les occasions : le chèque de pension, la paye de fin de semaine, les congrès, les foires.

Quoique Montréal soit le centre commercial du sexe le plus important, la prostitution est présente et prospère dans d'autres villes de la province comme Québec, Trois-Rivières, Forestville... Toutefois, le phénomène y est perçu comme plus marginal, plus facile à contrôler. Par ailleurs, la dynamique de sollicitation client-prostituée ressemble à celle de Montréal. C'est à la Baie James, semble-t-il, que le commerce est le plus rentable.

Au Québec comme en bien d'autres contrées, la prostitution n'est pas acceptée au grand jour. Les prostituées font l'objet de répression. Le système tolère d'une main mais il réprime de l'autre. Au fond, tient-on tellement à ce que ce phénomène disparaisse ? Bien des gens y trouvent leur profit : prostituées, clients, avocats, juges, travailleurs sociaux, médecins, municipalités, gouvernements. L'opinion publique est apaisée lorsqu'on étale des statistiques de descentes, d'arrestations, d'amendes, de condamnations. Quant aux effets de dissuasion que peuvent avoir les mesures répressives, ils sont pratiquement nuls si l'on considère que les clients savent qu'ils ont toujours d'excellentes chances de ne pas être mis sous arrêt pour sollicitation puisque ce sont toujours les prostituées qui le

sont. Du côté des prostituées, même si 35% d'entre elles séjournent en moyenne douze jours en prison durant leur carrière et qu'elles paient des amendes à répétition, elles reviennent à leurs activités.

En ce qui concerne l'efficacité des ressources de santé et de services sociaux, les auteurs se montrent sévères mais réalistes. Il faut admettre cependant que les programmes de réhabilitation sociale ne sont pas toujours mesurables à court terme avec ce type de clientèle et que les services de santé à Montréal, malgré leurs faiblesses évidentes, sont beaucoup mieux organisés qu'ailleurs en province, surtout en rapport avec le dépistage des maladies vénériennes.

En épilogue, un des auteurs écrit ce qui suit : « Je voudrais que les femmes se soient reconnues dans les propos tenus par les filles, et les hommes retrouvés dans les pages qui parlaient d'eux. Ce livre est terminé et j'aimerais bien qu'un jour on dise de notre bouquin : c'est un livre féministe. »

Message transmis.

Germain TROTTIER

École de service social,
Université Laval.